

Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: 25 (1979)

Heft: 7-8

Rubrik: Les lettres

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les Lettres

par SILVAGNI

Une éblouissante monographie signée de Maurice Blanchet

« Robert Hainard » (1)

Admirable réussite pour l'éditeur ; aussi bien pour la fabrication typographique de tout premier ordre que pour le texte très excellent ; et, le sujet captivant qui joue sur le velours puisque le nom de Robert Hainard est familier à tout le public suisse.

Maurice Blanchet est un ami d'enfance de Robert Hainard dont les parents, peintres l'un et l'autre étaient condisciples du père de Maurice Blanchet. Enfant d'un couple de peintres, comment Robert Hainard, ne serait-il pas plasticien ? Elève de son père, Robert Hainard, commence dès son âge de raison, de dessiner sur des bouts de papier à l'aide d'allumettes brûlées. Né en 1906 à Genève, Robert Hainard est initié par ses parents à la connaissance des estampes japonaises des animaliers nippons. Ces gravures sur bois en couleur, suscitent chez le jeune Robert la volonté d'amalgamer son intérêt pour la faune à sa prédilection de la couleur et à sa passion pour le travail manuel. En 1916 il fait sa première gravure sur un morceau de bois, en gravant tout bonnement au canif. La vocation est née. En 1937 à Confignon (Genève), il produit son chef-d'œuvre absolu : « **Maternité** ». Son épouse et son fils, gravés sur bois et comptant dix-sept tons, dont l'éditeur de l'ouvrage de Maurice Blanchet donne une admirable reproduction du tirage du 10 février 1940. Le point de suspension après la datation du tirage de « **Maternité** » de Robert Hainard, favorise un instant de réflexion de celui qui s'exprime ici et salue bien bas la Suisse qui en 1940 offrait aux citoyens helvétiques le loisir de s'occuper d'art et de la préservation en même temps que leur vie, la sauvegarde de l'avenir de leur culture.

Encore un mot avant que de ne conclure : parfaitement conscient de ce que son œuvre littéraire entraîne

(1) Editions de la Baconnière, Neuchâtel. Diffusé en France par les Ed. Payot, rue de Grenelle, Paris.

dans son puissant courant, l'esprit du lecteur qui se prend à rêver à la vie, de toute façon exemplaire, de Robert Hainard, Maurice Blanchet se paie à la faveur de son gros talent la délectation de jouer le pince-sans-rire en informant le lecteur de ce que Robert Hainard n'a pu se déprendre d'une vieille maîtresse que son épouse née Germaine Roten est obligée de connaître. Et, bien entendu, le lecteur fonce à fond, avant que de ne comprendre que la vieille maîtresse de Robert Hainard se nomme la **Nature**. Un livre à ne pas manquer de lire afin que de croire que le bonheur peut exister dans le cœur d'aucunes créatures humaines privilégiées par leur esprit.

Le Prix Alpes-Jura 1978

Maurice Chappaz

« Pages choisies » (1)

Faisant suite à une brillante préface tout imprégnée de passion de la littérature d'Etiemble, grand ami des auteurs suisses d'expression française et précédant le premier chapitre de ces pages choisies, prend place le précieux don que Maurice Chappaz, arrivé à l'âge de la maturité, c'est-à-dire le plein été pour ce diable d'homme valaisan, fait, à ses fidèles lecteurs sous forme d'un succulent texte inédit intitulé : « **L'apprentissage abrégé d'une autobiographie** ».

L'alternance dans les pages de ce texte, du langage parlé et du langage écrit, dans l'un et l'autre cas vivant comme les diastole et systole d'un cœur généreux est si convaincante que l'on a l'impression de faire route avec le narrateur qui articule son langage écrit et chante son langage parlé et qui ensemble, atteignent à la perfection de la poésie, page 82 avec « **Verdures de la nuit** ». La merveille de la femme qui force à les mémoriser en copiant ces vers : « **O juillet qui fleurit dans les artères, je désire toutes les choses, dans la rouge mémoire de mon sang bougent les limons et les chairs vivaces. Sécheresse, sécheresse, là chantent**

(1) Alfred Eibel, éditeur,

les écumes, mes soifs fument mais tu es délicatesse, tu me seras livrée la nuit comme la forêt qui dira alors ce qu'est ton cœur ? La pleine nuit de ton cœur ? Quel silence puis quelle voix superbe chantera dans l'ombre. Quand tu seras penchée vers moi, alors mes bras deviendront beaux, tu reposeras sur ma poitrine et tu seras sur moi comme une source ; comme le chant de la source. O tendresse qui éveille les eaux et leur abondance douce, je sais que tu es semblable à la terre que pareille, tu apportes de rustiques présents, que ton corps est comme le vrai froment, tu donnes le pain, le don simple et bon.

Cette célébration de l'amour du corps de la femme et de la terre nourricière devrait susciter l'ambition d'un compositeur qui aurait le souffle d'un Claudio Monteverdi.

Un livre à lire et relire pendant des semaines afin d'obtenir l'état de grâce dans la plénitude du cœur.

Lorsque la pensée transmuée en paroles diffusées radiophoniquement devient littérature.

« Le regard et la parole » par

L.A. Zbinden (1)

A vrai dire, cet intitulé suggère bien plutôt l'idée de la synchronisation des images télévisées que celle de l'expression parlée au micro qui exclut la possibilité de perception du regard direct du chroniqueur. Bien entendu, il n'en demeure pas moins que c'est la construction mentale du discours parlé qui fonde la valeur des chroniques de L.A. Zbinden qui deviennent si facilement littérature à la faveur d'un français fluide tel celui d'un universitaire tourangeau. C'est bien parce que l'on perçoit dans les textes de L.A.Z. l'affection qu'il porte au français tel qu'on le parle en Touraine ; et partant à la douce France qu'ils devraient susciter la lecture de tant de Suisses romands de France qui partagent son affection.

(1) Editions François Feij Perroy, Suisse.

Bonaparte et ses soldats au Grand Saint-Bernard (1) par

Lucien Lathion

Les cent-soixante-dix pages de l'ouvrage que Lucien Lathion consacre à cette entreprise tentée et réussie par Bonaparte, qu'il qualifie d'**« épope alpestre »** se lisent comme un grand reportage d'actualités.

(1) Editions Victor Attinger, 2001 NE.

Le talent de cet historien, réside, en effet dans l'impulsion à lire qu'il sait faire passer dans la concaténation des périodes, menée savoureusement au fil de la plume.

Connaissant à la fois par le cœur et l'esprit ses compatriotes et leur engouement pour l'imagerie d'Epinal inspirée par les uniformes, l'armement et les oripeaux militaires dont étaient dotés leurs ancêtres qui devaient passer la Bérézina en novembre 1812, Lucien Lathion qui a et aura toujours vu Napoléon percer sous Bonaparte, ne veut cependant pas, n'écrire que pour les amateurs de muséologie ; et c'est sans doute en pensant aux jeunes qui toujours s'émerveillent en apprenant quels ont été les faits et gestes des soldats suisses au service des chefs de guerre étrangers, que Lucien Lathion a adopté le ton de la causerie affectueuse respirant la vérité, en écrivant dès l'avant propos : « **Les sources de tout ceci, direz-vous ? Car l'affaire est d'importance. La traversée du Grand Saint-Bernard par l'armée de Bonaparte fut une merveilleuse aventure. Et une grande réussite.** » La littérature napoléonienne est immense. Près de douze mille volumes. Il faut en connaître quelques centaines. Il nous a paru inutile d'énumérer ici toutes les sources auxquelles nous avons puisé. Bon nombre cependant se trouvent mentionnées au cours du travail. Nous avons renoncé à faire appel aux récits ou manuscrits locaux... sinon pour en souligner les erreurs ou les insuffisances. Ils sont d'ailleurs d'époque tardive. Nous nous sommes montrés aussi fort prudent avec la tradition, peu sûre, et qui n'apporte presque rien pour la connaissance de ce que fut dans sa réalité historique cette marche fameuse.

« Nos renseignements proviennent uniquement de documents contemporains : Correspondance de Napoléon et de ses généraux ou officiers d'administration ; mémoires et souvenirs qu'ont laissés la plupart de ces futurs maréchaux de France qui ont payé de leur personne lors de cette épopée alpestre. Les rapports et documents de l'armée, soit les pièces de l'état-major, nous ont fourni une masse de renseignements pratiquement inconnus du public. On possède en effet un vaste recueil de pièces présentées et commentées par le capitaine de Cugnac. L'ouvrage est capital pour l'histoire de la campagne d'Italie de 1800 qui comporte la traversée des Alpes pennines. Il a paru en 1900 à la librairie militaire Chapelot et Cie sous les auspices de la section historique du ministère de la Guerre. »

Ces documents, ajoute notre auteur, donnent à voir le déroulement des opérations.

L'ouvrage de Lucien Lathion compte donc cent-soixante-dix pages, a-t-on pu lire en substance ci-dessus. Il s'agit, en effet de cent-soixante-dix pages qui étoffent admirablement huit chapitres dont chacun concerne la Suisse ; et, qui sont complétés par un document établi par L.L. et qui a l'éclat d'une sonnerie de trompettes guerrières puisqu'il est intitulé :

« **Composition du grand quartier général qui a passé le Grand Saint-Bernard le 17 mai 1800 soit trois jours avant Bonaparte.** »

Naturellement à cet intitulé fait suite une très longue liste de noms dont des dizaines sont portés aujourd'hui encore dans chacun des vingt-trois cantons de la Confédération.

De même que celui qui signe ces lignes aime à le dire des livres remarquables traitant de l'Histoire suisse qui doivent figurer sous le vocable « Suisse » au rayon réservé de la bibliothèque de tout Suisse qui se respecte ; l'ouvrage de Lucien Lathion doit obligatoirement s'insérer parmi les ouvrages qui garnissent le rayon privilégié qui lui revient de plein droit.

Oscar Forel

Pensées égrenées (1)

Une fois de plus, c'est la marotte déjà vieille de l'écrivain qui s'exprime ici. Voici un livre qui, enveloppé de beau papier blanc glacé et formé en rectangle de petit format par un ruban doré devrait être offert, tel un bouquet de fleurs à la maîtresse de maison qui vous aurait prié à dîner.

D'emblée, une puissante senteur de non-conformiste en pays neuchâtelois du conservatisme familial, et qui, à y regarder de près exprime la plainte d'un exilé sur le sol pourtant natal : « **iniquité originelle de l'hérédité** ».

Le jeu sera ici joué loyalement par le chroniqueur qui signera ces lignes : à pensées égrénées : glane à livre ouvert, c'est donc dire sans parti pris fondé par le bel objet qu'est par le dehors ce précieux petit volume qui, il faut bien le dire, suggère la pensée de l'amateur nanti. Or il s'agit d'une perfection de livre de chevet jailli de la pensée d'un être d'exceptionnelle qualité humaine, et à lire chaque soir avant que de n'éteindre. Voici donc : « **L'arbre meurt, la forêt demeure** ». Et, aussitôt ceci qui en matière de non-

(1) Editions de la Baconnière, Neuchâtel ; et, distribué en France par les Editions Payot.

conformisme est très fort et éveille dans l'esprit du lecteur un enchaînement d'échos : « **les remèdes actifs sont quelques douzaines, les autres figurent à l'actif de l'exploitation humaine** ».

Plus loin, : « **Assurance-vie : le génie des affaires draine au profit des survivants les économies de morts encore vivants** ».

Encore : se voir plus grands, crainte de se voir juste.

Page 23, le chapitre : « **Biosophie** » : « **L'acte de naissance de tout ce qui s'éveille sur terre est aux archives du soleil** ».

Page 37, chapitre « **Amours, amitiés** » : « **Bonheur et songes d'amour meurent d'un seul mensonge** ». « **Un amant jaloux est un jaloux de toujours que l'amour a rendu fou** ».

Et, encore comme l'on dit des feux d'artifice ; le bouquet final : page 117 de ce texte d'Oscar Forel qui en compte 125 : « **Arts** ». Mais ici, Oscar Forel, avance en zone minée puisque l'art est un et, ses expressions sont mille ; et, ses aphorismes transparents ici portent à penser que l'une des expressions de l'art contemporain ne trouve pas l'accord de ce penseur surdoué. Mais la pensée égrénée est une pensée quêtant son expression plus dans les sentiments que dans un modèle philosophique. Cela dit, un éditeur de très belle réputation a écrit le nom d'Oscar Forel ; un écrivain, le fait ici et espère qu'il l'écrira encore.

« **Amicalement vôtre** » (1) par

Gilles

De chacune des sections de l'échelle musicale de la nostalgie, Jean Villard, alias l'homme-orchestre connu du monde entier sous le surnom de Gilles, en joue en virtuose depuis l'époque où il commençait de créer un « **incident** » sur les grands boulevards parisiens avec son partenaire Julien.

De cette nostalgie que les contemporains de Gilles savourent comme un vin généreux vieilli dans une cave de préférence vaudoise ; les jeunes en sont à coup sûr curieux ; et c'est pourquoi les éditions Pierre-Marcel Favre de Lausanne ont publié le grand album de Gilles intitulé : « **Amicalement vôtre** » qui, cité ci-dessus, groupe sur 188 pages les chansons, récits et souvenirs du barde de Saint-Saphorin, qui se lit le cœur à l'aise quand bien

(1) Un ouvrage richement illustré, Copyright 1978 by Pierre-Marcel Favre, 29, rue du Bourg, Ch 1003 Lausanne Suisse.

même le lecteur perçoive un léger pincement à l'idée de la fuite du temps.

Un beau volume conçu et illustré par Jean-Pierre Baillod

« Sillogrammes » (1)

Posé à plat par une main aimée sur le bureau de celui qui signera cette chronique littéraire, ce beau volume offre à son observation un frontispice qui sollicite un long moment d'étude car il est en quelque sorte la mise en vitrine de tout l'ouvrage de l'écrivain et de l'illustrateur dont la matière grise extraordinairement fertile en idéation et trouvailles fait l'objet de l'admiration de toute une cour d'amis présidée par son épouse Christiane. Mise en vitrine de tout l'ouvrage, a-t-il été dit ci-dessus du frontispice de « Sillogrammes » car il est à la fois artistique et littéraire et partant tout imprégné du culte des arts et lettres ; et, cette heureuse rencontre sous le crâne d'un homme d'esprit non-conformiste a favorisé celle qu'il a faite du maître imprimeur Henri Messeiller, de Neuchâtel, typographe-coloriste possédant toute la gamme des nuances de l'encre et ne craignant pas d'innover en matière de librairie ; et c'est donc des presses d'un tel technicien qu'est sortie la « une » de ce livre dont ils sont donc deux à devoir s'enorgueillir. On vient de nommer Jean-Pierre Baillod et Henri Messeiller. De cette « une » l'essentiel en est une prise de position intellectuelle exprimée en toutes lettres et en sous-titre de Sillogrammes : « **Attention : Danger** » et, en guise de légende sous une illustration inspirée par l'interprétation intellectuelle d'un panneau de signalisation pour voirie véhiculée ou piétonnière sous lequel on lit : « De quel danger s'agit-il ? Du plus grave qui ait anciennement atteint l'homme jusqu'aux mœurs et qui puisse le menacer encore, c'est à savoir le danger de se prendre au sérieux ».

Vlan ! C'est balancé de main de maître. Celui qui écrit ces lignes estime qu'il ne lui reste rien d'autre, à dire sinon qu'il faut absolument lire ce livre dont le mot clef est le substantif masculin « *sille* » d'où l'auteur tire Sillogrammes parce que le *sille* était le poème sarcastique que produisaient les auteurs de la Grèce antique. Aussi le poème sarcastique de Jean-Pierre Baillod comporte 248 pages tout ensoleillées d'un énorme rire sarcastique que très courageusement affiche Jean-Pierre Baillod.

(1) Editions Meisselier, Neuchâtel.

Deux romans de S. Corinna Bille, en un seul volume intitulé :

« Deux passions » (1)

Puisque la vie profonde de S. Corinna Bille est enracinée dans l'humus valaisan, elle ne pouvait manquer de faire du Valais le cadre de chacun de ses deux romans. A ce choix imposé par le cœur et l'esprit est venu s'ajouter le raisonnement tout littéraire qui a exigé l'option sur un temps historique de chacun des deux romans. Et c'est ainsi qu'ont surgi les idées conductrices de « **Emerentia 1713** » et de : « **Virginia 1891** ».

Emerentia 1713 ouvre la lecture du volume. C'est un produit parfait de la science littéraire jointe à la connaissance vécue par la souffrance et l'amour du cœur des Valaisannes.

Le joli prénom d'Emerentia est porté par une fille qui est née dans un château du mariage d'un seigneur avec une simple paysanne. Lorsque Emerentia atteint l'âge de raison, sa mère meurt ; le seigneur se remarie avec une dame de son monde. Celle-ci place la fillette sous la tutelle d'un curé, doyen du village où cet homme de Dieu exerce la rigueur de la foi. Emerentia qui a sept ans refuse de réciter ses prières car elle hait Dieu qui a rappelé à soi sa mère. Dès lors de ce refus, commence le supplice de la pauvre enfant mise à demeure en punition ; pain sec ; fouettée chaque jour ; obligée de se couvrir d'une défroque de pénitence ; humiliée en public. Emerentia fait l'objet de l'incrimination par les anciens du village qui l'accusent de sorcellerie. Les enfants du village épient Emerentia qui apprivoise les pigeons, les truites ; les crapauds, les couleuvres. Le supplice d'Emerentia continue jour après jour ; mais il n'aura pas raison du refus de Dieu de la sauvageonne qui ne connaîtra d'autre apaisement que celui de la mort...

Certes : on n'aura lu ici que la schématisation du canevas d'un roman fondé sur l'envoûtement d'un village entier par la superstition catholique face à une jeune fille qui ne voulait être rien d'autre sinon que soi-même. C'est justement parce qu'il s'agit d'un roman qui est loin que d'être de tout repos. Il faut se plonger dans la lecture approfondie de « **Emerentia 1713** ».

De par la pagination du volume unique des deux romans réunis sous le titre de « Deux passions », fait suite à la chute admirablement poétique du chapitre XXIII de « **Emerentia 1713** » et qui rappelle irrésistiblement à l'oreille

(1) Gallimard, Paris.

du souvenir la déchirante nostalgie de la pièce pour piano de Moussorgski : « *Vecchio castello* » ; une demi-page blanche impose la lecture, sous le chiffre 1 ; sur une seule ligne la jaculatorie filiale de la romancière : « *Ma mère m'a donné l'image de cette adolescente* ».

C'est donc dans cet esprit que S. Corinna Bille a conduit « **« Virginia 1891** » qui est le roman vécu de l'une de ces jeunes filles nées naturellement au Valais et y formant le microcosme de jeunes filles qui ayant appris à tenir une maison au service de leurs parents, une fois l'écolage accompli studieusement, se destinent traditionnellement à la situation de servante chez des maîtres que leurs parents auront choisi pour elles.

Or, c'est contre cet adverbe de la tradition que la romancière a eu la subtilité d'ajouter au prénom de Virginia la datation de 1891. Car, c'est cette année-là que le premier train arrive en gare de Sierre, donnant lieu à une fête mémorable. Dès ce moment-là, c'est au tour du Valais et des ouvriers valaisans de faire connaissance des cheminots qui, évolués et conscients se font les missionnaires de l'instruction obligatoire porteuse de liberté ; et, du socialisme fraternel des Confédérés. Aussi, Virginia est une servante qui va continuer de tenir son journal intime lorsque ses parents auront eu la chance de placer leur fille bien-aimée chez un couple de jeunes mariés, propriétaire d'une somptueuse villa dans les parages de la maison où elle est née. Et, dès le chapitre II de ce roman, commence l'autobiographie de Virginia qui tout de suite, éblouie par la villa où elle va vivre désormais, est subjuguée par la douceur et la générosité de sa maîtresse qui la charge de s'attacher aux soins dont a besoin son tout jeune garçonnet et qui déjà attend un nouvel heureux événement dans la maison. Virginia voit une véritable adoration à la douce jeune femme et à son garçonnet. Lorsque une fillette naît, Virginia fait la connaissance de « Monsieur ». Cet homme jeune, de bonne bourgeoisie nantie pratique l'art d'agrément de la peinture de temps en temps. Virginia qui est dans la fleur de ses quinze ans ne peut manquer de charmer Monsieur qui lui propose de peindre son portrait. Virginia accepte la proposition de poser pour son portrait ; et le peintre devient amoureux de son modèle. Elle se prend à aimer son peintre. Ce n'était bien sûr rien qu'une idylle ; mais le jour viendra où elle écrira dans son journal : « *j'ai* »

mais Monsieur et Monsieur était amoureux de moi ».

Presque superflu de dire qu'à l'image d'adolescente que sa mère lui a donnée, la romancière prête son âme par l'artifice d'une écriture qui par moment crée une heureuse confusion pleinement littéraire. Lorsque Virginia s'endort en cours de lecture de « La princesse de Clèves », elle ressemble fort à une femme de lettres qui se souvient d'avoir failli s'endormir en lisant ce même soporifique roman. Et quand Virginia parle d'amour vrai, d'amour passion ; elle parle comme une femme de trente ans qui écrit à son amant.

Cependant, Virginia fera retour chez ses parents ; mais elle n'y restera pas ; lorsqu'on lui demandera de revenir habiter sa chambre dans la villa de ses rêves ; la mort aura fait un veuf de Monsieur, et Virginia saura qu'elle épousera Monsieur. Tout le charme d'un roman qui aurait été confisqué par la prieure d'un collège de jeunes filles des années 10 de ce siècle.

Silvagni

Un éditeur romand à l'honneur

En date du 3 juin, lors du sixième congrès national de science fiction française réuni à Toulouse, le jury a attribué à Jean-Pierre Hubert le « Prix du roman de science fiction » pour son ouvrage « Mort à l'étouffée », paru chez l'éditeur suisse Rolf Kesselring, Yverdon-Paris, dans la collection « Ici et Maintenant » dirigée par Bernard Blanc. C'est ainsi qu'en deux ans cette collection de science fiction a eu trois grands prix : celui de la meilleure nouvelle, celui de la meilleure anthologie européenne et enfin celui du roman. Elle publie essentiellement des auteurs de langue française. (A.T.S.)

Le Fonds fait front

Fonds de Solidarité
des Suisses de l'Etranger
Gutenbergstr 6,
CH 3011 Berne

affaires fédérales

Les socialistes devraient décider s'ils veulent rester au Conseil fédéral

L'Union démocratique du centre (U.D.C.) critique, dans son service de presse, sous le titre « les socialistes devraient relever leurs conseillers fédéraux de leur fonction », le fait que, ces derniers temps, les conseillers fédéraux socialistes ont été, à maintes reprises, désapprouvés par leur propre parti, parce qu'ils n'ont pas défendu les positions de ce dernier. Ces pressions semblent avoir eu une influence sur le conseiller fédéral Pierre Aubert. Dans sa déclaration à la radio romande au sujet de la votation sur la réforme des finances fédérales, il semble que M. Aubert ait lu un texte qui provenait plutôt du service de presse du parti Socialiste que de sa propre plume. L'U.D.C. a pris connaissance « avec indignation de cette atteinte au principe de la collégialité ». Les socialistes devraient enfin décider s'ils veulent continuer à jouer le double jeu de l'opposition et d'un parti gouvernemental où s'ils ne feraien pas mieux de se retirer du Conseil fédéral, estime enfin le service de presse de l'Union démocratique du centre. (A.T.S.)

Prix international pour une maison solaire suisse

La maison solaire « Solar Trap » (piège solaire), conçue par un groupe suisse, a obtenu dernièrement à Tokyo le premier prix (15 000 dollars) du sixième

concours international d'idées dans le domaine des maisons préfabriquées. Construite en bois, la maison est constituée d'éléments qui permettent de répondre à ses besoins énergétiques. La consommation d'énergie étrangère (huile de chauffage, gaz, électricité) est réduite au minimum. Son approvisionnement est basé sur le principe de l'exploitation active et passive de l'énergie solaire, les collecteurs (air chaud), étant..., les fenêtres. (A.T.S.)

La politique étrangère de la Suisse : M. Pierre Aubert s'adresse à la jeunesse

Présenter de manière accessible les différents aspects de la politique étrangère de la Suisse, tel est l'effort entrepris dans un numéro de « Dialogue » (Lutry-Lausanne), revue d'information politique destinée à la jeunesse, lancée l'hiver dernier par la fondation suisse « Dialogue ».

C'est l'interview que M. Pierre Aubert, conseiller fédéral, a accordée à de jeunes gymnasien pour « Dialogue » qui constitue l'élément central de ce numéro. Au cours de l'entretien, le chef du Département politique répète sa conviction selon laquelle notre pays devrait dès que possible devenir membre de l'Organisation des Nations unies, seule solution permettant d'éviter le danger d'un isolement de plus en plus prononcé de la Suisse. De plus, notre ministre des affaires